BULLETIN TRIMESTRIEL DE L'AMICALE DU CAMP DE GURS

Bulletin n° 109

Décembre 2007

Prix : 1 €uro

AMICALE DU CAMP DE GURS

édito

Jour après jour l'actualité française ou internationale nous interpelle : amendement ADN, quotas de reconduites à la frontière, prestation de serment à la Garde Hongroise de 600 jeunes du parti d'extrême droite Jobbik -sinistre héritier du régime nazi des Croix fléchées de 1944- responsable de la déportation de 400 000 juifs vers les camps d'extermination, élucubrations d'un prix Nobel américain sur la prétendue supériorité de la race blanche, vitupérations du Président iranien appelant à la destruction d'un état voisin au risque d'embraser toute la région proche orientale.

Tous ces événements ravivent en nous de douloureux souvenirs, nous ramènent en des temps que nous aurions voulu révolus, et rouvrent des blessures que nous pensions cicatrisées.

Nous, qui sommes nés dans les années 1930, avons vécu la période de la guerre d'Espagne puis de la Guerre Mondiale. Ceux qui n'ont pas été touché directement par les événements n'ont pas toujours réalisé l'horreur de la période, mais les autres -dont je suis- à mesure qu'ils grandissaient, ont compris tout le sens des mots exclusion, enfermement, mort.

Même si nous n'avons jamais été très diserts sur les avatars de nos vies, pas plus que certains de nos parents, nos destins, républicains espagnols et juifs, sont indissociablement liés : fosses communes d'Espagne ou d'Europe centrale, internement, déportations, mort, et pire que tout, la chambre à gaz et le four crématoire sans espoir de sépulture.

La vocation de notre Amicale n'est pas de prendre des positions politiques ou religieuses, laissant à chacun de ses membres, ***individuellement***, le soin d'adhérer à tel parti, à tel syndicat, à telle philosophie ou de pratiquer telle religion.

Mais notre éthique, les valeurs d'humanisme dont nous nous voulons dépositaires, nous interdisent de rester silencieux.

C'est pourquoi l'Amicale doit, plus que jamais, diffuser son discours citoyen auprès des visiteurs scolaires et adultes du site du camp : rappeler inlassablement les faits historiques, dénoncer les dérives xénophobes ou racistes d'où qu'elles viennent, faire comprendre que seule l'écoute de l'autre permet de le connaître, ce qui évitera de le rejeter parce qu'on n'aura pas compris ses convictions ou sa manière de vivre.

C'est notre mission et nous entendons continuer de l'exercer.

Il existe aussi de bonnes nouvelles. Même si elle n'est pas parfaite, la *Ley de Memoria Histórica* votée récemment en Espagne représente une avancée certaine et la reconnaissance de faits trop longtemps occultés. Elle condamne officiellement, et pour la première fois, le régime du général Franco, et prévoit le retrait de tous ses symboles, dont les statues et les noms de rue. Le texte déclare illégitime les condamnations contre les opposants à la dictature, ouvrant la voie à des révisions de procès. Il contraint les administrations locales à financer l'exhumation des fosses communes.

C'est une lumière au bout du chemin, c'est l'espoir qui renaît.

André LAUFER

DANS CE NUMÉRO

2 *Actualité*

3 *Visites du camp*

4 à 7 *Témoignages*

8 *International*

9 *Au rendez-vous du souvenir*

10 *Nos peines*
Nouveaux adhérents

11 *Archives*

12 à 18 *Bibliographie*

19 *Brèves*

actualité

L'Amicale au Pays Basque Espagnol

Le 17 septembre 2007, le Gouvernement d'EUSKADI a invité l'Amicale du camp de Gurs à participer à la Première évaluation annuelle du Plan de Paix et Coexistence qui se déroulait à Vitoria, capitale de cette autonomie espagnole.

La délégation comprenait Maïté Extramiana, Raymond Villalba et Emile Vallés. Assistaient à la réunion, notamment le Lehendakari Juan-José Ibaretxe, le ministre Javier Madrazo et la sénatrice Isabel Lopez (ces deux derniers ayant inauguré la plantation de la pousse du chêne de Guernica au camp de Gurs) Des experts internationaux des Droits de l'Homme étaient aussi présents, provenant d'Irlande du Nord, Pologne, Afrique du sud.

Quatre commissions ont ensuite travaillé :

- Défense et promotion des Droits de l'homme
- Solidarité avec les victimes du terrorisme
- Récupération de la mémoire historique et indemnisation des victimes du franquisme
- Défense des Libertés et retour des Droits civils et Politiques

Notre délégation participa au travail sur la mémoire avec Isabel Lopez. Laquelle nous confirma tout l'intérêt que portait son gouvernement au site du camp de Gurs et aux initiatives de l'Amicale. Parmi les diverses propositions des membres de la commission, retenons celle qui concerne plus directement les républicains espagnols exilés. A savoir que Euskadi vote sa propre Loi de la Mémoire. En effet, à cette date la loi du Gouvernement central n'était pas encore votée et sa rédaction ne satisfaisait pas les partis de gauche, héritiers des Républicains de 1936.

Nous avons évoqué le grand projet de l'Amicale, soit la deuxième tranche de travaux avec Musée, salle de conférences. La réponse a été très positive.

Lors d'une pause, nous avons pu nous entretenir avec le Lehendakari et lui montrer un coffret fabriqué au camp par un interné basque. Objet symbolique devant lequel il a marqué son émotion.

Présentation des productions de l'Amicale à Paris

Le 9 avril à 18 heures, dans le cadre de notre partenariat avec le Mémorial de la Shoah, 17 rue Geoffroy l'Asnier, Paris 4ème l' Amicale présentera ses deux productions :

Le film « Mots de Gurs » réalisé par Jean-Jacques MAUROY

Le livre « L'art derrière les barbelés » écrit par Claude LAHARIE

La projection sera suivie d'un débat en présence de Jean-Jacques MAUROY, Claude LAHARIE, André LAUFER et Emile VALLES.

Tous nos membres seront les bienvenus à cette soirée exceptionnelle.

visites du camp

L'association des Anciens Combattants et le Foyer d'Animation de Ousse

Parmi les visites au camp, toujours plus nombreuses, celle qui s'est déroulée ce 11 novembre revêtait un caractère particulier. Voulant faire de ce 11 novembre 2007 une journée consacrée à la mémoire et au souvenir, l'association des Anciens Combattants de Ousse et le Foyer d'Animation de ce même village, soit une cinquantaine de personnes, se sont rendus en bus, après la cérémonie au monument aux morts de leur village, et sous la conduite d'un membre de notre Amicale, sur le site du camp. Comme souvent, c'est l'étonnement qui primait : *Ici ? Si près de chez nous ? J'en avais entendu parler mais je n'imaginais pas...*

Accompagnés par les porte-drapeaux, le groupe s'est recueilli lors d'une émouvante minute de silence à la mémoire de celles et ceux qui connurent les affres de ce camp.

témoignage

Lettres adressées par Rudolf Stender (alias Sigmund Nielsen), brigadiste international, depuis le camp de Gurs, à son frère Werner

Ces lettres ont été traduites de l'allemand en anglais par Werner Stender et d'anglais en français par la rédaction.

Ces lettres nous ont été confiées par sa nièce Mme Ruth Barriff.

Toute personne ayant des informations sur Rudolf Stender est priée de se mettre en relation avec Mme Barriff. 6 Downsview Avenue – Storrington – Pulborough – West Sussex RH20 4PS - GRANDE BRETAGNE

Courriel : RMStender1@aol.com

13 mai 1939

Hier nous avons vécu un grand et heureux jour. L'organisation française antifasciste a fait parvenir à chacun des membres des Brigades internationales un paquet personnel. C'est un grand exploit si l'on considère que nous sommes encore plusieurs centaines dans notre camp. Les paquets étaient principalement composés de chemises, sous-vêtements, chaussettes, serviettes et divers articles de toilette, etc. et une boite de lait. De plus, le groupe allemand a reçu 5 400 francs. Chaque chose est bienvenue ; cela permet également de combattre les poux et de conserver la propreté générale.

Nous avons décidé d'utiliser l'argent pour acheter des remèdes pour les malades, et pour les Camarades qui ne reçoivent aucune aide d'amis à l'étranger. Ceux qui se sont volontairement isolés de nous et qui sont sous l'influence d'agents de la Gestapo n'ont pas reçu de paquets.

Aujourd'hui je vais raconter un peu comment nous passons le temps dans l'îlot. Nous organisons toutes sortes d'activités sportives, des parties d'échecs, nous possédons dix classes différentes de langue, des exposés sur les mathématiques, la géographie, et différents sujets. Nous avons une chorale et un groupe musical ; les instruments nous les avons ramenés d'Espagne.

Nous avons aussi un Groupe de jeunesse. Ainsi tu peux voir que nous avons de bonnes raisons de garder la tête haute. De même les autorités françaises ont maintenant réalisé que nous ne sommes pas des criminels. Nous avons de nombreux médecins, professeurs et des camarades intellectuels et bien élevés pour faire en sorte que les choses se passent bien. Nous avons également eu la permission d'aller dans autres îlots les lundis et vendredis. Chaque îlot est entouré de barbelés avec un garde français armé à chaque entrée, la totalité des îlots étant entourée par un solide barbelé supplémentaire, et tous les 59 mètres un garde armé. Bien sûr nous ne sommes pas autorisés à quitter le camp.

C'est tout pour aujourd'hui.

Meilleures amitiés de ton frère,

Sigmund (Rudolf)

témoignage

30 mai 1939

Cher Werner,

Je n'ai pas pu t'écrire hier aussi je le fais aujourd'hui.

Nous avons invité les Autorités Françaises à participer à un spectacle car c'est Pentecôte. Tout l'état-major du camp est venu. A 8h30 la journée a commencé avec le défilé des athlètes, puis trois cents camarades ont participé, parmi eux des Espagnols, des Italiens, des Catalans, des Cubains, des Autrichiens et des Allemands. Ils se sont échauffés ensemble puis à 9h ils ont sorti des bâtons témoins et dix groupes de quatre camarades ont pris part à un relais. Chacun a couru 70 mètres. Nous n'avons pas de piste plus longue dans le camp. J'ai participé à l'un de ces relais et nous sommes arrivés troisièmes. Les dix équipes étaient composées de cinq équipes Allemandes, quatre Autrichiennes, et une de Cuba.

Puis nous avons eu des matchs de boxe. Les Espagnols, Italiens, Catalans, Allemands, Autrichiens et Cubains y ont pris part. Les Italiens étaient des boxeurs exceptionnels. Après cela nous avons joué au volley ball. Nous avons disputé quatre parties et dans les équipes il y avait trois Autrichiennes, trois Allemandes, une mixte et enfin une équipe de Cuba. L'équipe mixte composée d'un Autrichien, de deux Allemands et d'un Cubain a gagné.

L'après-midi il y eut d'autres jeux dont les quilles et à la fin de la journée les chanteurs sont venus interpréter de ravissantes chansons Allemandes, Espagnoles, Italiennes, Autrichiennes et Catalanes. Quelques uns avaient des guitares. L'un des participants Italien était un chanteur connu. On peut dire que se fut un grand succès toute la journée.

Werner, hier vingt camarades ont été renvoyés en Allemagne, apparemment tous ont demandé à être rapatriés. Trois ont refusé car ils ne l'avaient jamais demandé. Apparemment un agent de la Gestapo dans le camp a essayé de persuader les gens de rentrer, ce qui constituerait un avantage pour eux. Malheureusement les agents restent au camp et essaient d'en persuader d'autres. Les agents ont fait savoir dans le camp que je serai arrêté prochainement et rapatrié. Je m'attends à tout, mais la lutte contre les agents de la Gestapo continue.

Werner, hier j'ai reçu 40 francs. Merci beaucoup.

S'il te plait fais tout ce que tu peux pour me sortir de ce camp.

Amitiés à tous,

Rudolf

4 juin 1939

Cher Werner,

Tu attends encore des nouvelles, mais rien n'a changé dans ma vie depuis ma dernière lettre.

Dans les deux derniers jours les "intrus"[1] dans le camp ont essayé une nouvelle tactique. Ils ont accusé quelqu'un de notre côté d'avoir tué une personne morte pendant que nous étions en Espagne. Les "intrus" ont dénoncé cela aux autorités. Notre camarade a été arrêté et après un long interrogatoire, ils l'ont relâché, car il n'y avait rien de vrai dans les accusations. Et maintenant quoi d'autre ! Ils mettent tout en œuvre pour nous atteindre. Ils font en sorte qu'il en demeure quelque chose.

Hier cinquante Slaves et Polonais se sont coupés des autres. Ce sont les mauvais éléments parmi nous. Peu d'entre nous les connaissaient en Espagne. Un Polonais était officier et a été arrêté en Espagne, soupçonné d'espionnage contre la Brigade internationale.

1) agents nazis infiltrés dans le camp

.../...

témoignage

Le côté culturel du camp s'améliore. Hier il y a eu un concert. Les prisonniers Italiens ont chanté et il y a eu un violoniste solo Espagnol ainsi que d'autres divertissements. Nous pouvons dire que ce fut une soirée réussie.

Malheureusement la baraque qui était dédiée aux activités culturelles a été supprimée car elle devait recevoir des prisonniers pour cause momentanée de surpeuplement. Nous ne pouvons pas faire beaucoup d'activités extérieures à cause de la pluie.

Hier nous avons reçu 3 000 francs de Paris. Chaque baraque du camp a reçu 77 francs, il y avait 500 francs pour la nourriture de la cuisine du camp et 500 francs pour de la nourriture supplémentaire pour les malades et les nécessiteux. Un camarade de notre baraque a donné 100 francs supplémentaires, ainsi nous avions 177 francs qui ont été utilisés pour une soirée récréative. Ceci a compensé pour ne rien avoir pu faire pour Pentecôte.

C'est tout pour aujourd'hui. Meilleures amitiés à tous les amis.

De ton frère Sigmund,

Et merci à tous les amis qui ont récolté de l'argent pour nous.

Notes biographiques (source sa nièce Mme Barriff)

Rudolf Stender né le 26 décembre1899 à Hambourg était une figure éminente de la résistance Allemande dans cette ville avant d'aller combattre pendant la guerre civile espagnole en 1936. Il fut obligé de quitter Hambourg car la Gestapo essayait de le capturer. Il utilisait le pseudonyme de Sigmonel Nielsen en cas d'arrestation. Il l'utilisait uniquement au cas où il serait capturé et remis aux mains de la Gestapo. En Espagne il était lieutenant et Commissaire Politique dans la batterie antitanks de la XIe division des Brigades internationales.

Le 8 février 1939, il traversait la frontière vers la France et fut interné à St Cyprien. Il parvint à Gurs vers le 28 avril 1939. Il modifia légèrement son nom en Sigmund Nielsen (toujours pour éviter d'être capturé par la Gestapo). Il fut transféré au camp du Vernet le 2 octobre 1939 venant de Gurs.

Il quitta le Vernet le 18 décembre 1941 pour la prison secrète de Castres jusqu'au 3 mars 1943. Ils découvrirent qui il était en réalité et il fut renvoyé à Hambourg. Après un court procès, il fut envoyé dans un camp de travail où il avait

témoignage

peu à manger. C'est vraisemblablement là qu'il est mort de faim de d'épuisement en 1945. Son corps fut rapatrié dans sa ville natale où il est enterré à Ehrenheim, Ohlsdorf, carré du cimetière de Hambourg connu sous le nom Tombes des héros du peuple de Hambourg morts dans leur combat contre le fascisme.

NDLR : les deux autres frères de Rudolf faisaient aussi partie de la résistance antinazie. Ernst est décédé pendant la guerre, Werner (père de Mme Barriff) est parvenu à s'échapper d'Allemagne et a organisé une partie de la résistance en Tchécoslovaquie. Il est toujours vivant.

Commentaire sur les lettres

Ces trois lettres adressées par Rudolph Stender à son frère Werner constituent une mine d'informations dans trois domaines précis.

D'abord, au sujet des aides financières et matérielles dont les interbrigadistes allemands ont pu bénéficier pendant leur séjour au camp, en provenance de l'organisation française antifasciste, c'est-à-dire d'une organisation de la mouvance communiste. Elle prouve que les brigadistes avaient noué des liens très étroits avec les communistes français et que ce réseau était capable de leur venir en aide à l'intérieur même du camp.

Ensuite sur les activités culturelles et sportives. Nous connaissions ce qui s'était passé au camp au moment du 14 juillet 1939, pour le 150ème anniversaire de la Révolution française. Nous savons désormais, à partir de ces lettres, que de telles manifestations avaient été organisées bien avant, comme ici, au moment des fêtes de Pentecôte. Il est intéressant de constater l'importance de ces activités : cours, choeurs (avec une allusion au ténor Coffoni), "groupe de jeunesse", spectacle sportif avec défilés, courses de relais, boxe, volley-ball, concours de quilles, etc...

Mais le plus intéressant concerne sans doute les nombreuses allusions aux "agents de la Gestapo", aux "intrus" ou aux "mauvais éléments". Existait-il des "agents de la Gestapo" internés à Gurs et infiltrés parmi les membres des Brigades, comme il a pu en exister en Espagne ? Rien n'est moins évident, six mois après la dissolution officielle des brigades. Il faut plutôt y voir des allusions à la minorité des brigadistes allemands de Gurs, ceux qui n'étaient pas communistes, qui refusaient le centralisme démocratique du KPD, et qui n'acceptaient pas la ligne officielle incarnée au camp par Hugo Wittmann, chef du groupe allemand. On savait déjà que les querelles étaient fréquentes et violentes entre communistes et non communistes, à l'intérieur même du camp. Ces lettres en apportent une nouvelle confirmation.

Claude Laharie

international

Alfredo García Revuelta, interné à Gurs, engagé dans la Légion

Alfredo García Revuelta, M. Madrazo, ministre du gouvernement d'Euskadi et Emile Vallès

Alfredo García Revuelta, de Bilbao, nous communique ce document, intéressant à de nombreux titres. D'abord parce qu'il montre le parcours exemplaire de ce républicain espagnol, interné au camp de Gurs au printemps 1939. Ensuite parce qu'il prouve que, au moment de la déclaration de guerre de septembre 1939, des internés gursiens, comme lui, se sont engagés volontaires dans la Légion Etrangère pour prendre part aux combats de la France contre l'Allemagne. Ce fait est trop souvent oublié. Enfin parce que nous avons eu le plaisir de le rencontrer au printemps dernier et qu'il a accepté de nous remettre ce document.

RECRUTEMENT P A U — VIIIme RÉGION MILITAIRE

Classe 1939 — 1er RÉGIMENT ÉTRANGER

NUMÉRO L. M. ..... — Service .....

ÉTAT SIGNALÉTIQUE ET DES SERVICES

Destiné à être joint à un dossier ADMINISTRATIF

Nom et prénoms GARCIA REVUELTA Alfredo N° d'inc.39/2764 Grade Caporal

Nationalité Espagnole Titre Etranger

ÉTAT-CIVIL

Né le 23.03.1921 à BILBAO canton de ESPAGNE

départ. d ./. , résidence à ./. départ. d ./.

profession d Etudiant fils de Alfrédo et de Joséphine REVUELTA

Marié au corps le ./. , à ./.

avec M ./. de Nationalité ./.

avec autorisation ./.

Rectification d'état-civil autorisation ./.

Rappel des services antérieurs autorisé par ./.

Naturalisé français par décret du ./.

Yeux Bleus

Cheveux Blonds

Front

Nez droit

Visage ovale

Taille 1 m 59 cm

Marques particulières

. / .

CAMPAGNES

FRANCE C/L'AXE CS du 18.09.39 au 24.06.40

BLESSURES, CITATIONS, DÉCORATIONS.

Engagé volontaire durant la guerre à la sous intendance du camp de GURS le 18.09.39 au titre de la Légion Etrangère A/C du 18.09.39

Nommé caporal A/C du 18.02.40

Rayé des contrôles le 21.08.1940

CERTIFICAT DE BONNE CONDUITE ACCORDE

ETABLI A AUBAGNE LE 17 MARS 1986

P.O. l'Adjudant-Chef EBERMANN

au rendez-vous du souvenir

M. Izy Beyt de Levallois nous écrit, sous le titre "Chronologie"

Après les rafles du 14 mai 1941 (Pithiviers, Beaune la Rolande) où nombre de mes amis furent arrêtés, je décide de rejoindre la zone libre, Toulouse, où je suis accueilli par l'une de mes cousines.

Juin 1942, mon père rejoint la Zone libre à Pau où il a un grand ami Jacques Trochtern (lui-même ami de la famille Caro).

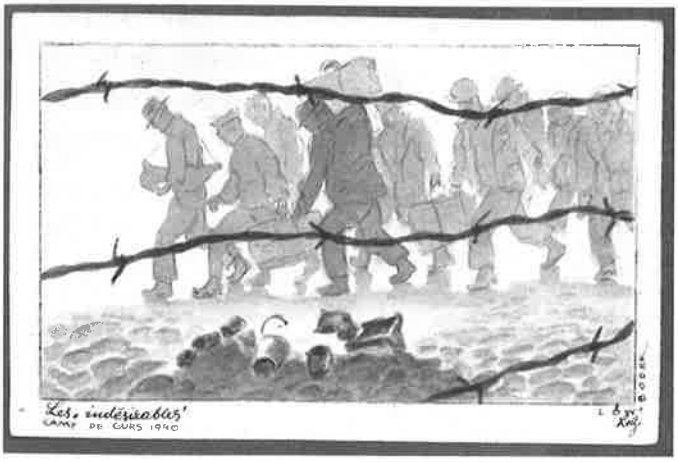
Juillet 1942, je suis à Pau. En août 1942, arrêté avec mon père nous sommes condamnés à 3 mois de prison pour usage de faux papiers. A notre sortie de prison (octobre 1942) mon père et moi sommes envoyés à Gurs. Mon père y reste et moi, en novembre 42, je suis envoyé à Marseille (Organisation Todt). Notre ami Jacques Trochtern, qui travaille chez un fabricant de cuir et de maroquinerie (Ets Dural), demande au propriétaire de cette fabrique, qui collabore avec des Allemands influents, d'intervenir pour libérer mon père du camp de Gurs en le présentant comme un grand styliste de mode.

Janvier 1943 : mon père est libéré du camp de Gurs, il reste à Pau jusqu'à la libération et retourne ensuite à paris où malheureusement il n'y a plus rien ni personne.

Jean Pardies, de Bidos, nous adresse ces quelques lignes émouvantes

Je suis un vieil adhérent de la première heure, qui eut l'occasion, en août 1944, (j'avais 14 ans) d'aller voir ce célèbre camp de Gurs. A bicyclette, depuis Oloron-Sainte-Marie. Dès 1952, à ma sortie de l'Ecole Normale de Lescar, j'ai toujours amené des classes successives visiter ce camp de sinistre mémoire et, depuis ma retraite, je continue d'aider l'Amicale et ses présidents dans leurs visites. En particulier, chaque année, à deux reprises, je fais visiter le camp aux classes du LEP Guynemer d'Oloron. Ces visites sont accompagnées de la projection de films 16 mm sur la Résistance et la déportation, que je peux me procurer en tant que responsable du cinéclub de l'Amicale laïque d'Oloron.

Jean Pardies, infatigable militant de la mémoire. Merci Jean.



nos peines

Aguada Fiol, ancienne internée, nous a quittés le 15 août dernier, à l'âge de 88 ans. Son neveu, Philippe Faustin, vieil adhérent de l'Amicale avec son épouse Danièle, se souvient d'elle :
Aguada Fiol était ma tante, côté maternel Elle était née à Mercadal (Minorque) en juillet 1919.
Ses parents, originaires de Mahon (Minorque), s'étaient installés, avant la guerre civile, à Girona. Ma mère (sa sœur) était née en 1926 à Girona (décédée à Paris en 1982). Mon grand-père maternel était commandant dans les Guardias de seguridad du gouvernement légal et dans l'Armée républicaine. Ils ont fui la Catalogne en février 1939 et se sont retrouvés enfermés au camp de Gurs.

L'Histoire est circulaire. Ma grand-mère maternelle était originaire d'Oloron ; son mari et ses enfants se sont retrouvés enfermés dans un lieu proche de sa naissance !
Mon père, Jean Faustin, originaire d'Oloron, a fait la connaissance de ma mère alors que tous deux étaient très jeunes et ils ne se sont pas quittés depuis.
Je veux rendre ici hommage à ma tante et à tous les républicains espagnols et juifs qui ont souffert dans ces camps de l'Etat français. Leur âme est toujours présente. Il ne faut pas oublier ce qu'ils ont endurés.
Viva la vida. No pasarán

nouveaux adhérents

- Cristobal Robles, de Latour Bas Elne. Ancien interné de Gurs (îlot K, baraque 5) et de Septfonds, Cristobal a déjà appartenu à l'Amicale, pendant les années 1980. Les nécessités de la vie l'avaient conduit à s'en éloigner, mais il nous rejoint à nouveau aujourd'hui. Nous sommes fiers d'accueillir ce militant de toujours, ancien combattant de la Deuxième Guerre mondiale, qui participa au débarquement en Normandie en 1944.
- Daniel Boisliveau, de Mauléon Soule,
- Bertrand Laufer, de Paris,
- José Luis Arauzo, de Vieux Boucau,
- Gilles Altar et Madame, de Genay,
- Emmanuel Gallinas et Madame, de Gannat,
- Claus et Anne Wolfram, de Lagor,
- Micheline Flak, de Paris,
- Agnès Sammaro, de Agnos,
- Danièle Nemetz, de Moulis en Médoc.

archives

José Castejón nous communique quelques photos exceptionnelles

Notre ami José Castejón, membre fondateur de l'Amicale, est bien connu en Béarn. D'abord, bien sûr, pour ses talents d'artiste peintre, mais aussi, pour son engagement en faveur de la République espagnole, tant au sein de l'Association Mémoire de l'Espagne Républicaine (MER) qu'auprès des militants de l'Amicale.

Il vient de faire parvenir à Claude Laharie, afin de l'aider sans ses recherches sur la vie artistique au camp de Gurs, quelques documents inédits et exceptionnels. Ces documents proviennent des archives privées de la famille Dospital-Redin, plus particulièrement de sa tante Valérie Redin. Voici, par exemple, trois photos prises au camp, pendant l'été 1939.

Fermín Andueza, puisatier navarrais né à Cemborrain, posant devant sa torre mudéjar.

Cet édifice est construit en briques crues, pétries dans la glaise du camp. Sa hauteur est de 4 m environ, de la base au sommet de la coupole.

Cette construction de type mudéjar soulève de nombreuses questions, pour lesquelles nous n'avons pas de réponses certaines. Comment la coupole a-t-elle pu être construite ? Une forme de bois avait-elle était précédemment fabriquée ? Si oui, comment et à partir de quoi ? Pourquoi un tel édifice, sans lien apparent avec la République espagnole, au milieu des baraques de Gurs ? Pour prouver les capacités techniques des internés ? Par référence à ces autres "vaincus magnifiques" qu'étaient les musulmans d'Espagne ? A quoi correspond-il exactement ? S'agit-il d'un bâtiment civil, tel qu'un caravansérail ou des bains ? S'agit-il d'un alcazar symbolique ? Les créneaux sont ils un symbole de résistance ?

L'arbre de la Liberté de Gurs.

Cet arbre, probablement un chêne, comme à Gernika, est planté au centre d'une étoile à cinq branches, construite quelques semaines auparavant en briques crues, elles-mêmes pétries dans la glaise du camp. L'étoile à cinq branches est le symbole de l'appartenance au parti communiste espagnol.

La tour mudéjar est derrière, parfaitement conservée.

Assis, au premier plan Julián Castejón (le père de José). A sa droite, le puisatier Fermín Andueza, son éternel béret sur la tête.

Groupe de cinq internés basques, posant devant leur baraque.

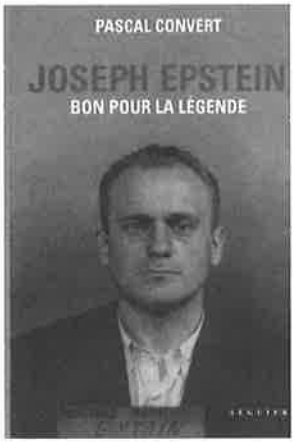
Cette photo date des premiers jours de l'histoire du camp (les baraques sont toute neuves). Les internés ont revêtu leurs plus beaux habits pour la photo. Les frères Lumbreras sont les premier et troisième en partant de la droite.

L'analyse attentive de ces photos, en dehors de la forte charge émotionnelle qui émane d'elles, nous conduit à souligner l'extraordinaire réussite des sculptures qui s'élèvent, pendant l'été 1939, dans tous les îlots du camp. Il s'agit parfois de véritables prouesses techniques, comme pour la construction d'une coupole d'adobes, pétries dans l'argile grossière du camp. Et que dire des monuments commémoratifs érigés à la gloire de l'Espagne républicaine, à commencer par la statue de Durruti, des monuments dédiés à Dombrowski ou à Garibaldi ? Tous témoignent d'une étonnante virtuosité.

Les pluies de l'automne 1939 ont détruit tous ces monuments d'argile. Il en reste quelques photos et surtout le souvenir symbolique de la fierté d'un peuple qui ne veut pas s'avouer vaincu.

bibliographie

Pascal Convert. *Joseph Epstein. Bon pour la légende.* Lettre au fils. Editions Atlantica-Séguier, Paris, 2007, 299 p., 26 €



Un remarquable ouvrage sur Joseph Epstein. Pascal Convert était connu jusqu'à présent pour son œuvre de sculpteur. C'est lui qui a réalisé, il y a quelques années, l'émouvant monument du Mont Valérien, érigé à la gloire des otages fusillés en 1941 et 1942. Il est aussi, depuis de longues années, l'un de nos fidèles adhérents.

Il vient de publier cet excellent ouvrage sur Joseph Epstein. Nous ne saurions trop le recommander à tous nos lecteurs.

Joseph Epstein est sans doute le moins connu de nos héros de la Résistance. Quelle injustice pour cet homme qui en fut un des chefs les plus éminents, sans doute "*le plus grand tacticien de la guerre populaire et celui qui donna à la Résistance française son originalité par rapport aux autres pays d'Europe*" (Albert Ouzoulias).

Joseph Epstein au camp de Gurs, été 1939. DR

Rappelons les principales étapes de sa trop courte vie. Né en 1911 à Zamosc (Pologne), d'une famille juive dans laquelle on était rabbin de père en fils, il s'engage très tôt dans les rangs du Parti communiste polonais où il lutte clandestinement contre la dictature de Pilsudski. Pourchassé, il parvient à se réfugier en France en 1931, mène des études de droit à Tours, à Bordeaux et à Paris, devient un des principaux responsables communistes bordelais, s'engage dès 1936 dans les Brigades internationales, participe aux principaux combats de la guerre, est interné à Gurs d'avril à août 1939, condamne le pacte germano-soviétique, s'engage dans la Légion étrangère, est fait prisonnier en mai 1940, s'évade, entre dans la Résistance à Paris, dirige les Groupes FTP de Sabotage et de Destruction et devient une des figures majeures de la Résistance aux côtés de Moulin, Délestraint et Brossolette. Il est arrêté le 16 novembre 1943 à Evry, en même temps que le groupe MOI de Manouchian, et fusillé par les nazis au Mont Valérien, le 11 avril 1944.

L'oubli dans lequel Epstein est tombé, après la guerre, s'explique d'abord par l'extrême discrétion d'un homme qui a toujours su masquer son identité et ses activités, y compris sous la torture. Il résulte surtout de l'origine du personnage : comment imaginer qu'à la tête des FTP de l'Ile-de-France se trouvait un juif polonais ? Même au sein du PCF, la mémoire d'Epstein gêne, par son origine, par ses initiatives, par son indépendance d'esprit. On lui a toujours préféré Rol-Tanguy.

Joseph Epstein au camp de Gurs, dans la « baraque des Tchèques » (au 1er plan à droite). DR

Le grand mérite du livre de Pascal Convert est de rappeler tout cela, au terme d'une enquête menée minutieusement, dans toutes les directions possibles.

Et puis, il y a dans cet ouvrage historique une autre dimension, celle de la mémoire. L'auteur s'adresse, de la première à la dernière ligne, à Georges Duffau, né en 1941, le fils caché de Joseph

bibliographie

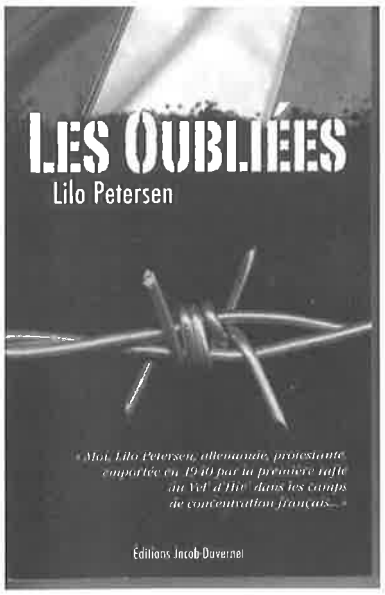
Epstein, celui auquel il a donné, pour le protéger, non pas son propre nom, mais le nom du premier mari de sa femme, Duffau. Tout au long de l'étude, Pascal Convert évoque la mémoire partiellement oubliée, partiellement récupérée, toujours dérangeante, des résistants clandestins de la MOI-FTP. La réflexion historique et mémorielle débouche ici sur des questions fondamentales, à caractère philosophique et moral.

On pense aux vers d'Aragon :

Un grand soleil d'hiver éclaire la colline,
Que la nature est belle et que le cœur me fend.
La justice viendra sur nos pas triomphants
Ma Mélinée oh mon amour mon orpheline,
Et je te dis de vivre et d'avoir un enfant.

Claude Laharie

Lilo Petersen. *Les oubliées.* Editions Jacob-Duvernet, 2007, 238 p., 19,90 €



Cet ouvrage, paru en novembre 2007, retrace l'itinéraire de l'auteur et de sa mère, militante berlinoise anti-nazi, exilées à Paris dès 1936. Leur parcours, peu banal, fait ressurgir péripéties et personnes "oubliées". Oubliés les Allemands anti-nazi en Allemagne ou exilés, oubliée la première rafle du Vel' d'Hiv' du 15 mai 1940 concernant toutes les ressortissantes allemandes, sarroises, dantzikoises et étrangères de nationalité indéterminée, mais d'origine allemande, sans enfants, domiciliées dans le département de la Seine. Convoquées pour contrôle et expédiées illico au camp de Gurs... Oubliées ces milliers de femmes.

La vie sordide au camp de Gurs est décrite avec précision. Il y a, bien sûr, la boue, la faim, la promiscuité, l'angoisse, la vie toujours par terre, à l'intérieur comme à l'extérieur. D'autres camps français suivront. Puis ce sera le retour en Allemagne, en août 1942, avec l'espoir du havre familial. Mais ce sera se jeter dans la gueule du loup. La Gestapo veille et ce sera Ravensbrûck pour sa mère. Lilo réussira pourtant à l'en faire sortir. Quelle différence avec Gurs ? "*Les Allemands font crever, les Français laissent crever*".

L'offensive russe est vécue en première ligne pendant l'agonie de Berlin en avril 1945. Sa mère et Petit Bonhomme, son bébé, périront dans un bombardement.

Le style de l'auteur est direct, clair, délié, la lecture prenante et qui réussit à décrire avec tact et élégance péripéties et malheurs.

Pour l'Amicale ce livre est un témoignage précieux pour tous les détails qu'il apporte sur l'arrivée de ces internées et leur vie dans les baraques.

Emile Vallès.

Afin d'inciter les membres de notre Amicale à lire ce remarquable ouvrage et avec l'aimable autorisation de l'auteur et de l'éditeur, nous retranscrivons ci-dessous les premières pages de ce livre qui retracent la "vie à Gurs" :

.../...

bibliographie

Les Allemands faisaient crever, les Français laissaient crever. Toute la nuance est là. Il faisait sombre. Sur le papier goudronné du toit, la pluie tambourinait à grosses gouttes une mélopée hallucinante. Les femmes se recroquevillaient sur la mince couche de paille de leurs sacs étalés à même le sol, dans la baraque. Sur ce sol de planches minces et mal jointes, rats et souris faisaient la course. Depuis belle lurette, les cris hystériques de celles qui en avaient peur s'étaient perdus dans l'apathie. La leur et celle des autres.

Sans meubles, sans lits, sans tables, bancs ou chaises, les femmes croupissaient sur ces sacs de paille, qui, remplis une fois l'an, devenaient vite assez minces pour être facilement pliés en deux et servir de "fauteuil". Mais il leur manquait un dossier ou un simple pan de mur contre lequel il aurait été possible de s'appuyer. Les parois de la baraque étaient constituées de minces planches recouvertes de papier goudronné noir. La partie inférieure, en plan incliné, était prolongée, à hauteur d'épaules à peu près, par une partie verticale plus étroite qui rejoignait le toit où se trouvaient, à hauteur de visage, de petits clapets de bois pleins qui servaient de fenêtres.

Dans la baraque, deux rangées de paillasses se faisaient face, pied contre-pied, laissant entre elles un chemin juste assez large pour passer. Au sol, chaque femme disposait d'un espace de quelque soixante-dix centimètres de large pour y poser valise et paillasse. Une fois le sac déplié, la dormeuse se trouvait coincée contre les planches de la paroi, dans l'angle que formaient le mur incliné et le sol, ce qui lui donnait l'impression que la pluie tambourinait directement sur sa tête.

Car il pleuvait. Jour après jour, nuit après nuit. Chaque année, pendant des mois et des mois, presque sans interruption. Il pleuvait à l'extérieur ; il pleuvait à l'intérieur, là où le papier goudronné s'était déchiré sous la violence d'une bourrasque ou sous l'insistance de la pluie. Il ne serait réparé que le lendemain. Ou un autre jour. Il pleuvait sur les paillasses. Les rares femmes qui possédaient un parapluie étaient des reines : leur paillasse restait sèche. D'autres essayaient, avec des moyens de fortune, de fabriquer des canaux pour diriger les eaux vers les planches disjointes du sol.

C'était une ville de baraques de planches recouvertes de papier goudronné. Une ville coupée en deux et dont chaque moitié était divisée en quartiers délimités par du fil barbelé. Et tous les quartiers ensemble étaient enserrés d'un fil barbelé plus épais encore. Chaque quartier, nommé "îlot", comptait vingt-cinq baraques de soixante femmes. La nuit, la mer de toits et murs noirs était vaguement tirée de l'obscurité par quelques loupiotes clouées sur de hauts mâts. On aurait dit des fauves tapis dans l'ombre devant de fades lumières au garde-à-vous.

Il n'y avait pas d'eau courante dans les baraques. Pas de tuyaux. Pas de robinet. Pas de cabinets non plus. Une seule unité de latrines surélevées, adossée aux barbelés, desservait tout un îlot, c'est-à-dire près de 1 500 personnes. Cette demi-douzaine de trous, plus ou moins exposés à tous les vents, servait de cabinets. Sans eau. Rien que les trous. Durant les mois de pluie, lorsqu'on devait s'y rendre, il était inutile de vouloir se hâter. Autour des baraques, la terre glaise détrempée du sol engloutissait chaque pas, quelque fois jusqu'aux mollets, et refusait de les rendre. Elle gardait parfois une chaussure. Il était vain alors de vouloir la retrouver. Chaque pas était une bataille. Bien souvent, le temps manquait pour atteindre le but, aussi les plus faibles ou les plus philosophes renonçaient-elles à ce duel contre la glaise.

bibliographie

Mieux valait ne pas avoir soif pendant la nuit. L'eau ne coulait qu'un moment le matin et le soir. Et encore fallait-il attendre son tour devant les quelques auges en bois, alignées en plein air et desservies par un tuyau horizontal dont les trous, répartis sur toute la longueur, laissaient parcimonieusement couler la seule eau disponible pour boire, se laver, faire un brin de lessive ou constituer une petite provision du précieux liquide et l'emporter dans la baraque. Mais cela, le plus souvent, restait un rêve : la plupart des femmes n'avaient rien pour stocker ne fût-ce que l'équivalent de quelques gorgées.

Quand la pluie cessait, c'était une explosion de joie. Enfin le soleil ! A force de ciel gris et noir, on finissait par douter de l'existence même de l'astre du jour. Du chaud ! Du sec ! De la lumière ! On pouvait enfin marcher : le sol n'essayait plus d'attraper les jambes et de les garder. Il était dur et résonnait sous les pas comme une sphère vide. On pouvait dénuder ses bras, découvrir ses bras, découvrir son décolleté, enfiler un short. S'offrir enfin à la caresse des rayons dorés.

Et surtout s'exposer aux moustiques ! Leur arrivée en foule déclenchait une fuite au pas de course vers la baraque, qui ne garantissait un vague abri contre les piquants insectes qu'à condition de fermer les clapets fenêtres. On ne plongeait pas alors dans la nuit noire, mais cela ne valait guère mieux. Malgré les portes ouvertes aux deux extrémités, l'air frais manquait. Certaines femmes choisissaient de faire la navette entre le soleil et l'ombre, d'autres se terraient sur leur paillasse, d'autres, bravant l'attaque, privilégiaient l'air chaud et la lumière.

Dans l'autre moitié du camp se trouvaient les îlots des hommes. Eux aussi pataugeaient dans la même boue détrempée par la pluie, foulaient de leurs pieds fatigués le même sol sec et durci lorsque apparaissait le soleil, enfilaient des vêtements devenus hardes qu'ils ne pouvaient plus réellement entretenir. Certains avaient honte de leur apparence, de leur barbe mal ou pas entretenue.

Au menu des baraques : de la flotte teintée de brun le matin ; à midi, de la flotte ornementée de quelques yeux de graisse et de rares cubes millimétriques du sempiternel légume qui était toujours le même pendant des mois. Même flotte le soir et rien d'autre jusqu'au lendemain. Rares étaient les infimes miettes de viande censées se trouver dans cette soupe. Pour accompagner ce festin : trois doigts de pain par jour -souvent moins- et une cuillerée de sucre. De temps en temps, un peu de confiture. Le tout était avalé le plus vite possible pour échapper à la concurrence des fourmis, des mille-pattes et autres vermines qui sautaient avec joie sur ces mets. Puces et poux ne se joignaient pas au festin, les corps humains leur suffisaient.

Les espèces rampantes, volantes et trottantes n'avaient à craindre des humains qu'un geste agacé. Il n'y avait pas d'insecticides, rie ne les empêchait de se multiplier à loisir et, s'associant aux bactéries et aux virus, de propager les épidémies, jetant les victimes sur leur grabat dont souvent, déjà affaiblies par la faim, elles ne se relevaient pas. Alors les morts restaient couchés parmi les vivants, attendant le "camion ramasse-morts" qui passerait plus tard ou le lendemain, sur lequel ils seraient empilés, puis déchargés avant de finir dans un trou creusé pour eux ou, lorsqu'il y en avait trop, le trou commun du cimetière du camp.

Dans cette ville, il y avait un hôpital pour les hommes et un autre, plus petit, pour les femmes. Le médecin chef était originaire du pays. Les autres médecins avaient été recrutés dans les baraques, tout comme le personnel médical. A part l'aspirine, les médicaments étaient rares, voire inexistants. Il n'y avait pas assez d'instruments, de matériel, de thermomètres et de bassins pour les soins. Il n'y avait pas même de papier hygiénique. On arrivait dans cette ville de baraques sans explications, sans savoir pourquoi ni pour combien de temps, transportés par des camions venus prendre leur cargaison humaine à l'arrivée des trains qui l'avaient trimballée jusque-là. Pendant "le voyage" d'un jour ou deux, ni nourriture ni boisson n'avait été distribuées. Rien non plus à l'arrivée. Pas même de l'eau. Dans chaque baraque, soixante sacs de paille par terre : à chacun de choisir le sien ! Pas de couvertures, juste ces sacs nus, nus comme le sol sur lequel ils étaient étalés. Nus comme allaient se sentir ces nouveaux habitants que la promiscuité déshabillerait

.../...

bibliographie

moralement. Elle détruirait leur vernis social, rongerait leur apparence de gens civilisés. Il n'y aurait bientôt plus rien d'autre que leur être vrai, qu'il fût beau ou laid. Il n'y aurait bientôt plus qu'eux face à eux-mêmes, sans fioritures.

NDLR : Madame Lilo Petersen nous demande de transmettre aux membres de l'Amicale ses chaleureuses salutations ainsi que ses meilleurs vœux pour l'année 2008.

Claude Laharie. *Gurs. L'art derrière les barbelés (1939-1944).* Publication de l'Amicale

Cet ouvrage est sous presse au moment où le présent bulletin est édité.

Nous en reproduisons ici la préface, que Serge Klarsfeld a accepté de rédiger.

Au sein de l'univers concentrationnaire des camps de Vichy, dans les années quarante, en zone libre, les internés, plongés dans des conditions infâmes, affamés, soumis au froid, au vent, aux maladies, aux privations, à la détresse morale et sentimentale et à la misère physiologique, ne disposaient pas d'appareils photographiques ou de caméras pour décrire le sort inhumain qui leur était réservé.

Presque tous étrangers, ils étaient innocents de toute infraction, coupables seulement de s'être réfugiés sur le sol français et d'avoir été, de septembre 1939 à juin 1940, de la déclaration de la guerre jusqu'à la défaite, des ressortissants des pays en guerre avec la France : Allemands ou Autrichiens, dans leur très grande majorité des Juifs, et à partir d'octobre 1940, des "étrangers de race juive" que le pouvoir arbitraire des préfets pouvait interner dans des camps spéciaux. Cette population carcérale de plusieurs dizaines de milliers d'êtres humains, dont certains comptaient parmi l'élite de leurs nations, était-elle condamnée à ne pouvoir témoigner de son tragique destin : les souffrances des rudes hivers 1940-1941 et 1941-1942, les milliers de morts des plus âgés, des plus faibles et des plus jeunes ; les angoisses perpétuelles, les brimades, les vexations, les sévices corporels ; la séparation des familles ; les transferts inhumains vers la zone occupée, la trahison de la France de Vichy les livrant à la Gestapo pour la déportation vers une destination inconnue...

Dans cet enfer sur terre, des internés ont su réagir pour éviter le silence, écrire des lettres parvenues clandestinement à leurs destinataires, rédiger des textes qui dès leur libération ou leur évasion rendraient justice à ces victimes et honte à leurs bourreaux (Arthur Koestler[1], Erwin Blumenfeld, Léon Feuchtwanger[2]). D'autres ont dessiné, ont peint, ont sculpté, ont crée des objets, ont composé de la musique témoignant ainsi de la précarité de leur situation, de leur profonde humanité, de leur solidarité, de leur volonté spirituelle d'échapper grâce à la création artistique à l'impuissance de vivre librement et dignement. Il faudrait, camp par camp, faire

1) Arthur Koestler : Scum of the Earth (La Lie de la Terre) New-York-Mac Millan 1941
2) Léon Feuchtwanger : The Devil in France (Le Diable en France) New-York-Viking 1941

bibliographie

appel à ces créateurs, pour que la reproduction de leurs œuvres ayant surnagé au naufrage rende compte de la bassesse des persécuteurs et de la grandeur des victimes. Ce regroupement des œuvres sera un jour une réalité.

Par exemple à Oldenbourg un magnifique bâtiment édifié par Liebeskind contient la quasi totalité de l'?uvre de Felix Nussbaum, fils de cette cité, et dont les tableaux consacrés au camp de Saint-Cyprien et à sa détresse d'être juif, et condamné à disparaître parce que juif, comptent parmi les œuvres les plus déchirantes qu'un homme a pu créer.

Par exemple aussi, un homme s'est consacré depuis plus de 30 ans à l'examen et à l'étude de ce qui s'est passé au camp de Gurs. Il a scruté toutes les archives de ce camp ; il a décrit chaque étape de son évolution ; il connaît le dossier de chaque interné, de chaque gardien, les internés de chaque baraque, l'emplacement de chaque tombe, le prix au marché noir de chaque denrée à n'importe quelle date. Claude Laharie a écrit l'histoire du camp de Gurs ; et il continue à l'écrire tous les jours. Il est l'âme de l'Amicale du camp de Gurs.

Comment aurait-il pu éviter ce grand défi : réunir et publier toutes les œuvres connues de lui et créées à Gurs. Le camp n'existe plus ; il en reste les traces et le cimetière ; mais le camp existe toujours pour Claude Laharie et existent toujours les âmes qui y ont vécu et souffert avant que leurs corps ne soient dissous dans la boue pyrénéenne ou dans la tourbe de Haute-Silésie.

Ces âmes vivent dans les œuvres que l'ouvrage de Claude Laharie présente pour la première fois. Il suffit de les contempler pour que le contact s'établisse et qu'on les entende, ces âmes, nous dire "Nous n'avons pas disparu, nous sommes encore vivants ; regardez-nous ; nous témoignerons pour nous et aussi pour vous". Ce ne sont pas seulement les Juifs ashkénazes qui témoignent dans l'ouvrage, mais aussi les républicains espagnols qui partagent leur sort. C'est un impitoyable reportage dans le camp, qui décrit tous les aspects de cette existence concentrationnaire ; c'est un cri intemporel plus qu'un appel au secours circonstanciel. L'art n'a pas sauvé cette masse humaine mais il l'a préservée de l'oubli.

Le mérite de Claude Laharie est immense, d'avoir réussi à expliquer la genèse, la technique et la signification de ces œuvres et de nous les montrer, même celles qui ont disparu, comme les monuments commémoratifs façonnés avec de l'argile et dont il ne reste que des photos ou des dessins. Restent conservés les objets divers fabriqués avec quelle ingéniosité et quel talent, les gravures, dessins et peintures où l'art s'élève au niveau de la persécution et parvient à la dépasser, prouvant qu'aucun pouvoir n'est supérieur à la dignité humaine. Certaines de ces œuvres sont inoubliables, par exemple celles de Kurt Löw et Karl Bodek.

Gurs, l'Art derrière les barbelés est un ouvrage pionnier, un ouvrage de référence, une œuvre belle et puissante, que je salue avec un très grand respect et une profonde reconnaissance.

Serge Klarsfeld

.../...

bibliographie

Marie-Juliette Vielcazat-Petitcol. *Lot-et-Garonne. Terre d'exil, terre d'asile. Les réfugiés juifs pendant la Seconde Guerre mondiale.*
Editions d'Albret, 2006, 598 p., 28 € franco de port

... il était inévitable que le Lot-et-Garonne, protégé par sa ruralité, devienne un territoire de refuge privilégié des Juifs, dès avant la Seconde Guerre mondiale. S'ils n'y furent épargnés ni par les rafles, ni par les persécutions antisémites, ni par les déportations hélas trop nombreuses, l'immense majorité d'entre eux put, dans ce département, échapper à la mort.

Qui étaient ces Juifs (...) ? Comment y ont-ils vécu, déracinés, privés de leurs moyens d'existence et, pour beaucoup, de leur liberté ? Comment, grâce à qui, l'implacable mécanisme des rouages de la Shoah a-t-il pu y être entravé et tant de vies sauvées ?

... En retraçant le quotidien des persécutés avec ses soucis et ses peurs, en relatant leurs odyssées à travers les frontières, (cet ouvrage) apporte un éclairage nouveau sur cette période de l'histoire et lui donne une dimension humaine.

Editions d'Albret, 4 rue Mandrina - 40180 NARROSSE - Tél. 05 58 56 13 48
Courriel : **hubert.delpont @wanadoo.fr**

brèves

Notre amie Cornelia Frenkel vient de publier dans le bulletin n°136 (septembre 2007) de *La Fondation Topographie de la Terreur,* à Berlin, un article intitulé *Historische Konstruktionen für die Namenlosen* (Bâtiments historiques pour les anonymes), dans lequel elle évoque les constructions et les monuments commémoratifs que l'on peut voir aujourd'hui à Rivesaltes, Argelès, Port-Bou (monument W. Benjamin) et Elne (la maternité).

Walter Felzmann, notre ami de Heidelberg, nous communique plusieurs informations extraites de la presse du Bade-Wurtemberg. Son courrier montre combien l'histoire de Gurs est présente dans les media de ce land :

- Le 22 octobre, la chaîne SWR montre le film *Gurs, verschleppt am hellichen tag*, tourné en 2001, à l'occasion du 400ème anniversaire de la ville de Mannheim.
- Le 24 octobre, cérémonie au Stilles gedenken am Opfer des Naziterros, (monument silencieux aux victimes de la terreur nazie).
- Du 14 au 17 novembre, le train de la mémoire s'arrête en gare de Mannheim et présente une exposition montrant la destination des victimes du nazisme. (Des milliers d'enfants ne sont jamais revenus).
- Le 16 novembre est inaugurée à Dossenheim une pierre commémorative dédiée aux juifs de la ville, tués dans les camps. Un groupe de jeunes est à l'initiative du projet.

L'Association *Mémorial Campo de concentración de Castuera* (Badajoz) nous exprime sa crainte de voir un lieu aussi emblématique de la répression franquiste que ce camp disparaître et sa mémoire également, enterré par le projet de construction sur ce site d'un complexe énergétique.

On peut aider nos amis en envoyant un courrier aux autorités.

Contacts : Memorialcpcas@mixmail.com
et http://www.memorialcastuera.blogspot.com

dons

L'Amicale du camp de Gurs tient à remercier M. Bertrand Laufer, de Paris, pour sa générosité.

Qu'il soit assuré que son don de 1 000 € servira à entretenir la mémoire du camp et notre combat pour la paix, le respect de l'autre et la liberté.

Le Conseil d'Administration et son Président souhaitent aux membres de l'Amicale du camp de Gurs, à leur famille et à leurs amis, d'heureuses fêtes ainsi qu'une année 2008 faite de paix et d'humanisme.

APPEL A TEMOIN

L'Amicale est à la recherche de témoignages émanant d'anciens internés à Gurs. Si vous en connaissez merci de recueillir leur témoignage ou de les mettre en contact avec nous (Amicale du camp de Gurs - Tour Carrère, 25 avenue du loup - 64000 PAU)

n° 109 - Décembre 2007

Le bulletin **Gurs, souvenez-vous** est édité par l'Amicale du Camp de Gurs :
Tour Carrère, 25 av. du Loup – 64000 PAU

Directeur de la publication : André Laufer

Comité de rédaction : Antoine Gil, Cristina Lacasta, Claude Laharie, André Laufer

Maquette, Infographie, Photogravure, Impression : IPADOUR, Pau

Commission paritaire : 1110 A 07572 – N° Siret : 448 775 213 – ISSN : 0249 9266 – Dépôt légal : décembre 2007

Prix : 1 €uro – **Abonnement, adhésion :** 20 €uros

Appel de cotisation pour l'année 2008, montant : 20 €uros

A nos adhérents

Joindre le présent bulletin d'adhésion à votre chèque, libellé à l'ordre de :

Amicale du Camp de Gurs
et les adresser à :

M. J.-C. ETCHEPARE
33 Boulevard des Couettes
64000 PAU.

Merci de votre soutien et votre fidélité.

➪ *Adhésion : 16 €uros, déductible des revenus*

➪ *Abonnement au bulletin : 4 €uros)*

Si vous êtes un nouveau membre, cochez ici ❑

NOM : .....

PRENOM : .....

ADRESSE : .....

.....

A nos amis de l'étranger

Vous êtes nombreux à nous envoyer des chèques libellés en € ou en devises et tirés sur des banques hors de France. Or les frais d'encaissement s'élèvent à 20% du montant que vous nous adressez, ce qui réduit d'autant nos ressources. C'est pourquoi nous vous demandons pour l'avenir un petit effort supplémentaire : nous adresser des virements et prendre à votre charge les frais.

Voici notre identification internationale (IBAN) :
BPSO PAU – FR76 1090 7000 3003 0194 4758 893

Merci, le Bureau de l'Amicale.